cuisses qui à ces endroits est plus épaisse et d'un grain plus fin.

La peau humaine est tannée de la même manière que celle des chevaux et des bœufs, et comme elles, on peut en faire soit du parchemin, soit du cuir. Elle conserve une apparence caractéristique qui lui est propre et à laquelle on ne peut se tromper.

Ce n'est que lorsque le parcheminier l'étend avec trop de force, qu'elle perd cette apparence *sui generis* ; elle ressemble alors à du parchemin ordinaire.

AGRICULTURE

LA CULTURE DU LIN

Dans le désarroi où nous jette l'insuccès temporaire de l'industrie laitière, tous ceux qui s'intéressent à notre agriculture cherchent une nouvelle formule, une nouvelle industrie, un nouveau mode de culture ou d'utilisation des produits agricoles, qui puisse tenir nos cultivateurs en marche vers le progrès et les empêcher de tomber irrévocablement dans la vieille routine.

Sous l'empire de ces préoccupations, nous avons jeté les yeux, non pas sur une nouvelle culture, mais sur une ancienne, que les circonstances ont fait abandonner et qui, pourtant, serait d'un grand secours dans les années où les autres ne donnent pas de bons résultats, nous voulons parler de la culture du lin.

Nos grands pères cultivaient le lin, comme leurs ancêtres de France, et de la fibre de cette plante, nos grands'-mères faisaient, comme eux, la toile forte, inusable, qui servait à façonner le linge du ménage de même que le linge de corps. Avec la laine de leurs moutons, elles fabriquaient l'étoffe du pays, et nos cultivateurs avaient ainsi chez eux, comme leurs cousins de France, et grâce à l'industrie de leurs ménagères, tout l'habillement dont ils avaient besoin.

L'industrie anglaise, à force de travail pour implanter ses cotonnades chez nous, a réussi à faire presque disparaître la culture du lin de la province. Les cotonnades sont si bon marché qu'on ne se donne plus la peine de cultiver le lin, de le rouir, de le brayer, de le filer et de le tisser. Autant de travail de moins, d'ailleurs, pour la femme et les filles des cultivateurs. La toile du pays est presque complètement disparue de nos campagnes, de même que finira bientôt par disparaître l'étoffe du pays, qui est déjà presque introuvable dans les villes et dans les villages, où l'on veut s'habiller de drap, comme les Messieurs. Le mouton même est en décroissance. Cependant le lin, comme le mouton, a deux parties utilisables : la tige pour sa fibre textile et la graine pour son huile. Cette dernière utilisation était peu pratiquée par nos ancêtres qui ne cultivaient guère le lin que pour la fibre.

Aujourd'hui, au contraire, il est des pays où l'on ne cultive le lin que pour la graine ; cette culture même donne un profit avantageux. Une colonie de Mennonites, paysans russes attirés au Nord-Ouest par l'appât de la liberté, en fait une de ses principales cultures. Soit que le sol ne soit pas propice, soit que le mode de culture ne s'y prête pas, la fibre du lin des Mennonites n'est pas utilisable comme textile. Ils ne tirent, par conséquent, profit que de la graine. Il en est de même, d'ailleurs, dans les Etats-Unis de l'Ouest. On récolte au Manitoba, 20 minots de graine à l'acre ; or la graine vaut, aux moulins du Haut Canada, $1.00 et plus le minot. A Baden, Ont., il existe un moulin à graine de lin, qui a payé, l'année dernière, $150,000 aux Mennonites pour leur graine de lin. D'un minot de 60 livres de graine de lin on tire 20 livres d'huile, qui vaut en gros 50c. environ le gallon, et 40 livres de tourteau, que l'on exporte en Angleterre, parce qu'on n'a pas su encore l'apprécier ici à sa valeur comme fourrage pour les animaux. Les quelques wagons de tourteaux qui se vendent chez nous, se paient $20 la tonne.

Les Mennonites sèment le lin dans les pièces qu'ils n'ont pas eu le temps de semer en blé, ou dans la terre neuve qui n'a encore subi qu'un hersage pour tout défrichement. Un demi-minot de graine, semé à la volée, suffit pour un acre (un peu plus d'un arpent). Le sol ne doit pas être trop riche —c'est un défaut bien rare chez nous—pour que la fibre soit bonne ; et on ne doit pas semer le lin après une fumure. La récolte du lin ne peut pas être considérée comme spécialement épuisante pour le sol, mais la première condition du succès, c'est que la terre soit tenue nette.

La végétation de la plante est rapide ; quoique semée après les grains, elle mûrit toujours au Manitoba et n'a jamais souffert de la gelée. Il est donc évident qu'elle n'a pas à craindre non plus de la gelée ici.

Nous n'hésitons pas à conseiller la reprise en grand— et non pas par petites pièces comme aujourd'hui— de la culture du lin, qui fournira toujours deux récoltes, dont le marché est toujours actif : la fibre qui, une fois broyée, sera toujours facile à vendre aux fabricants de toiles d'Angleterre ou des Etats-Unis, en attendant qu'il y en ait au Canada ; et la graine dont les moulins sont toujours prompts acheteurs.

Nous importons chaque année pour un million de piastres, en moyenne, de toile en pièces, que nous pourrions si bien fabriquer chez nous, car les fabriques ne manqueraient pas de s'établir aussitôt qu'elles auraient la matière première assurée. Nous importons aussi de l'huile de graine de lin pour $350,000, en moyenne par année, tandis que nous devrions en exporter pour des millions. L'Angleterre, d'où nous tirons notre approvisionnement d'huile, ne produit pas la graine ; elle l'im-